

io

n°108

Antigel, Genève

Santes — Beltrão — Bourges — Mayer — Giovanola — Ajmone
Crépin & Cuppens — Dimchev — Grand Central — Made in Antigel



© Martin Parr / Magnum Photos

ÉDITO

PÈLERINAGE LAÏC

« L'art se réfugie dans une expérience qui n'est plus celle d'objets entourés d'une aura, mais d'une aura qui ne se rattache à rien ou quasiment rien. Cette aura, cette auréole, ce parfum, ce gaz, comme on voudra l'appeler dit à travers la mode l'identité de l'époque », (Yves Michaud, « L'Art à l'état gazeux »)

Les festivals sont l'expression d'un certain état d'esprit, d'une forme de décontraction, de fête, d'ouverture, de l'éphémère, d'éclectisme, mais aussi de confirmation et de risque, d'héritage et de subversion. C'est un modèle anthropologique de rapport à la culture qui diffère du schéma classique tout en étant de plus en plus prégnant au sein des politiques culturelles ; alors que dans les années 1950-70, le public se réunissait pour pouvoir accéder aux nouvelles formes artistiques apparues avec l'avènement de la contre-culture, aujourd'hui les spectateurs se réunissent avant tout pour être ensemble. Selon Yves Michaud, l'événement éphémère, festif et immédiat est le nouveau ressort culturel de l'homme moderne. La création alimente une sorte de supermarché où cohabitent toutes sortes d'œuvres, sans hiérarchie, dans lequel le consommateur puise, pour se nourrir de sensations et d'expériences. Petite république ou substitut aux grandes cérémonies religieuses, les festivals sont des moments particuliers de communion collective. La culture sert alors de prétexte à la socialisation, l'image même du festival est souvent celle du pèlerinage où, en tenue de soirée (Bayreuth, Salzbourg, Aix-en-Provence...) ou à douze en camionnette (Ile-de-Wight, Sziget ou Paléo), on se promet l'expérience totale. L'idée de culture, en tant que « lieu du secret, de la séduction, de l'initiation, d'un échange symbolique restreint et hautement ritualisé » (Baudrillard) est-elle alors mise à mal par la festivalisation massive de nos saisons ? A l'heure où les communes genevoises fêtent en fanfare les 10 ans du festival interdisciplinaire Antigél, nous pouvons témoigner dans ces pages de la vitalité de la programmation spectacle vivant pensée avec pertinence par Prisca Harsch. Subtil mélange de risque et de fidélité, tous les artistes invités ont en commun un rapport majeur aux corps et un point de vue singulier à exprimer sur les problématiques du monde actuel. Dans l'air du temps, oui, Antigél l'est assurément, mais grâce à des choix justes il parvient à surmonter sa nature événementielle pour devenir une plateforme vibrante de ce qui se fait de plus sensible sur les scènes européennes.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS

Nina Santes : République Zombie
Bruno Beltrão : Inoah

REGARDS

Sarah Crépin & Étienne Cuppens : Pillowgraphics
Gaëlle Bourges : Le Bain
Simon Mayer : SunBengSitting
Rafaele Giovanola : Vis Motrix

RETOUR SUR...

Grand Central
Annamaria Ajmone : Trigger
Ivo Dimchev

REPORTAGE

Made In Antigél

ANTIGEL Festival international de musique et de danse Communes genevoises du 24 janvier au 15 février 2020



« Africa, What's up? », Agathe Djokam au Théâtre de l'usine / DR

RÉPUBLIQUE ZOMBIE

CONCEPTION NINA SANTES

ADC (GENÈVE) JUSQU'AU 09/02

FESTIVAL JUNE EVENTS, CDCN ATELIER DE PARIS (Vu au festival Parallèle, Marseille en janvier 2020)

« "République Zombie" est un projet chorégraphique et musical qui s'intéresse au surgissement des individus depuis la masse, à travers un dialogue entre la forme du solo et la choralité. »

SI LOIN, SI PROCHE

— par Victor Inisan —

Qui veut s'extraire de son corps coûte que coûte se prend vite les pieds dans le tapis : car celui qui cherche à devenir animal, devenir astre, devenir plante — bref, à se métamorphoser —, continue d'apparaître tel qu'il est : un être humain... De sorte que l'homme qui se fond dans la nature la chosifie souvent par mégarde.

Si Nina Santes, parmi d'autres, a mis en lumière ladite aporie lors d'une soirée Fictions à l'Atelier de Paris - CDCN en 2019, elle sublime son tir avec brio. Certes, ce « République Zombie » cherche encore à sortir du corps. Cette fois-ci, non pas en pénétrant (entendre en dominant malencontreusement) ce qui l'entoure, mais plutôt en creusant à l'intérieur du corps lui-même. Il faut sortir du corps par le corps ; la démarche rappelle « Hymen Hymne ». Soit donc trois « zombies » qui veulent enfiévrer leurs tripes dans une scénographie glaciale : béats de prime abord, il agitent bêtement leurs bouches muettes et entament des pas robotiques. Mais en traversant peu à peu les frontières de leur peau, ils sont remués par une pulsion de l'en-deçà

qui veut crier (des sons) et hurler (des mots) — à tel point qu'il faut arrêter le spectacle au bout d'un moment, afin que surgisse le verbe incarné (pour ne pas dire enragé) dans toute sa puissance. Un second spectacle commence : la même rage aura permis d'entrevoir un nouvel espace pour les performeuses et les spectateurs... Les longueurs d'ondes s'y synchronisent : un battement de cœur habilement conçu par les éclairages d'Annie Leuridan invite le public à délaissier les gradins au profit d'une expérience synesthésique.

“

Œuvre brute, à l'image d'un rituel

Les chants et les voix se fondent alors dans l'environnement haptique - on ne sait plus qui parle - tandis les borborygmes acrimonieux évoluent en chuchotements puis en confessions rassérénantes, sous l'étrange impulsion d'une glaise malaxée qui circule de main en main. « République Zombie » est une oeuvre brutale — elle ne le nie pas — mais surtout, c'est une oeuvre brute,

donc vitale, à l'image d'un rituel : d'abord cryptique, elle s'éclaire lorsque quelques-uns de ses codes se dénuident. Si la chorégraphe parle du monde - la République - par le truchement d'un état social - le Zombie (d'ailleurs moins fantastique qu'en apparence, comme le montrait également Bonello dans son dernier film, « Zombi Child »), c'est parce qu'en grattant la peau de ces figures endormies, d'abord réduites au mutisme et à l'aliénation, elle réussit à en animer la chair : autrement dit, c'est par l'en-dehors que naît la sensation de l'au-dehors. Le public, échevelé sur les praticables de la scène, se sent aussi plus proche et plus loin de lui-même à la fois — comme à la sortie du rituel, lorsque le corps n'est plus exactement au centre de lui-même : en vrac, mais dépoli... Ou comme la sculpture en glaise qui s'érige au plateau : des membres humains s'y disséminent (les spectateurs les auront placés), mais elle semble sens dessus dessous. Peu importe, car ce nouveau corps, lavé de toute rigidité, est malléable à l'infini.

FOCUS

INOAH

TEXTE ET MISE EN SCÈNE BRUNO BELTRÃO

BÂTIMENT DES FORCES MOTRICES (GENÈVE) LE 13/02 (Vu au Festival d'Automne en novembre 2018)

« Avec sa compagnie Grupo de Rua basée à Rio de Janeiro, Bruno Beltrão développe depuis les années 1990 un travail chorégraphique qui prend comme point de départ les danses urbaines. Avec "Inoah", il transpose une nouvelle fois les techniques de la street dance sur scène. »

BELTRÃO DÉPLACE LES FRONTIÈRES

— par Pierre Fort —

Juste l'os, le nerf, le muscle. Pas de pathos, pas de gras, pas de sirop. Une ligne de lumière sur le plateau à cour et c'est presque tout. Ça glisse lentement, ça se contorsionne, ça se renverse en arrière, ça se fige dans l'obscurité radieuse au son des vibrations tranquilles du subwoofer.

Deux danseurs. Puis trois, puis quatre. Paralysie, freezes, frémissement des mains... Placée juste derrière nous, une lycéenne en sortie scolaire s'inquiète déjà à voix haute : « C'est de la danse, ça ? » Moyennant une hyper-sophistication austère, loin des clichés festifs et rassurants du hip-hop mainstream, la proposition de Bruno Beltrão s'affranchit de tout récit identifiable, de toute progression logique et procède par ruptures, par tableaux discontinus. Bientôt vont jaillir, avec une élasticité étonnante, comme des chats endiablés qui bondissent de partout, les dix danseurs enchaînant figures et coupoles. C'est la brusque détente du muscle, la beauté allurée et

drastique du mouvement. Le spectacle semble n'avoir vraiment commencé que dans ce déploiement soudain d'énergie entêtée et de virtuosité incontestable. Il y aurait presque, dans cette martialité fluide et électrique, dans cette maestria fauve et virile, une forme de douceur : serait-elle due aux shorts longs et amples que portent les danseurs, qui leur donnent, en mouvement, une silhouette ailée et papillonnante ? Parfois, lorsque le silence s'installe, on entend, sur le sol, le seul bruit des sneakers, attendrissant comme l'empreinte humble et fragile de l'effort vigoureux.

“

Comment le hip-hop peut-il contribuer à une meilleure compréhension du monde ?

Partant des propositions faites par les danseurs lors d'improvisations, le chorégraphe brésilien est en quête d'une grammaire neuve, d'un vocabulaire inordinaire du geste. « Inoah », nom du lieu de résidence où s'est

créé le spectacle, cherche à évoquer la longue marche des migrants. Beltrão n'est pas sûr de la validité de son propos : « Comment le hip-hop peut-il contribuer à une meilleure compréhension du monde dans lequel nous vivons ? C'est peut-être une question trop vaste, certainement, sachant que je n'ai pas d'avenir particulier en tête. Il faut cependant croire en quelque chose pour pouvoir créer des œuvres, même si cela soulève toujours des doutes. » Sa seule certitude réside sans doute dans la foi en une énonciation inédite et pure, faisant éclater les limites. Il s'agit pour lui de faire muter l'espace, de le métamorphoser radicalement, de s'en emparer avec une détermination et une rage indomptées que rien n'apaise. Cela vaut bien tous les discours sur les migrants. A la fin du spectacle, une camarade s'enquiert auprès de la lycéenne : « Alors, ça t'a plu ? - Ouais, ça a allé... » Oui, Bruno Beltrão déplace les frontières.

PILLOWGRAPHIES

TEXTE ET MISE EN SCÈNE SARAH CRÉPIN ET ÉTIENNE CUPPENS
ESPACE VÉLODROME (PLAN-LES-OUATES) LE 12/02,
CITÉ DE LA DANSE (RENNES) LE 12/03
(Vu au Théâtre Paris-Villette en octobre 2018)

« **La BaZooKa, propulse sur une scène vide et sombre qu'éclaire une lumière bleutée, une troupe, une tribu, une confrérie de fantômes qui se suivent en file indienne, forment des duos, des trios, complotent en cercles ou s'éparpillent dans l'espace.** »

HISTOIRE(S) DE FANTÔMES

— par Audrey Santacroce —

Des fantômes dansant en lumière noire, voilà ce que nous propose cette fois la compagnie havraise La BaZooKa, qui nous réjouit à chaque nouveau spectacle. Sept fantômes, sept danseurs et danseuses, sept draps percés de deux trous pour faire les yeux et une bonne dose de jeux d'enfance pour agréger le tout. Car c'est l'enfance qui semble servir de détonateur à « Pillowgraphies », une époque de leur vie que nombre d'adultes regardent d'un œil attendri, même s'il est vrai que nous, nous n'avions pas le droit de découper des yeux dans les draps de Mamie quand on jouait aux fantômes. Les artistes de la BaZooKa, eux, ont bien compris qu'un des meilleurs aspects de l'âge adulte, c'est qu'on n'a plus besoin de demander la permission pour faire des bêtises, alors on les imagine rigoler en empoignant la paire de ciseaux. Ce drap jeté sur les corps des danseurs et des danseuses pour « faire fantômes », et le « Boléro » de Ravel qui résonne pendant le spectacle, ce sont deux faces de l'inconscient

collectif, ces petites choses qui vont venir titiller la mémoire de chacun·e d'entre nous. On peut choisir d'y voir une ode à l'enfance ; on peut aussi préférer y voir une vraie histoire de fantômes pas si éloignée de nos histoires d'humains, où on joue, on se fait peur, on se court après, où il y a des chefs et des suiveurs. Et puis le drap tombe, et on ne sait pas bien si les fantômes décident de jouer aux humains, ou si un nouveau corps leur est accordé. Ce que l'on sait, en revanche, c'est que là où, sous le drap, tout n'était que moelleux et rebonds, sans le drap il y a du Lucinda Childs dans la chorégraphie orchestrée par Sarah Crépin. Adultes et enfants sont réunis par « Pillowgraphies », les rires des grand·e·s faisant écho aux petites voix qui s'émerveillent de voir des fantômes pour de vrai – la preuve que ce sont de vrais fantômes, c'est qu'ils n'ont pas de pieds ! Ce jeu avec le merveilleux, cette magie, évoque chez certain·e·s des scènes du « Fantasia » de Walt Disney. La BaZooKa confie vouloir interroger la capacité du spectateur à y croire. Mission accomplie.

LE BAIN

TEXTE ET CONCEPTION GAËLLE BOURGES
FESTIVAL « POUCE ! », LA MANUFACTURE-CDCN (BORDEAUX) LE 20/02, CARRÉ-COLONNES (SAINT-MÉDARD-EN-JALLES) LE 21/02, CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL DE CAEN LES 02 ET 03/03, T2G DU 10 AU 13/03

« **"Le Bain" plonge dans l'histoire de l'art en s'appuyant sur deux tableaux du XVI^e siècle : "Diane au bain", École de Fontainebleau, d'après François Clouet (musée des Beaux-Arts de Tours) ; et "Suzanne au bain", Le Tintoret (musée du Louvre-Lens).** »

MAÏEUTIQUE DE LA VISION

— par Lola Salem —

Le travail de Gaëlle Bourges est une recherche permanente et autoréflexive des dispositifs capables de rendre compte de la matière dont sont faites les fables fondamentales et leurs déclinaisons visuelles au cours de l'histoire de l'art. Plus le verbe est rebelle à faire corps, plus l'artiste s'attache à y démêler les éléments aptes à être incarnés sur scène, telle « L'Apocalypse de Jean » (ou « Livre de la Révélation ») dans « Ce que tu vois ». Plus l'image résiste à être mise en mots, plus celle-ci sera retournée sous toutes ses coutures

comme dans « À mon seul désir », interrogation sur l'ésotérisme de la virginité telle qu'inspirée par la cryptique « Dame à la licorne ». Toujours, l'image vient s'entrechoquer avec amour à la parole, et vice versa. La collision ne crée pas de balancement binaire mais déclenche plutôt l'éparpillement des possibles qui, se disséminant, fécondent l'espace en d'innombrables objets, d'hypnotiques chorégraphies et de frémissantes bandes-son. « Le Bain », récit tiré du fond inépuisable des « Métamorphoses », s'inscrit parfaitement dans ce projet au long cours

qui chérit une maïeutique de la vision par la vision. Gaëlle Bourges s'appuie ici sur une analyse des peintures de François Clouet (« Diane au bain ») et du Tintoret (« Suzanne au bain ») pour interroger la matière du mythe ovidien. Au rythme d'une voix douce et appliquée — dont la source, cachée, envahit l'espace à la façon d'une quasi déité —, un trio féminin parcourt la scène de part et d'autres. Ces muses, artisanes du récit en cours, mêlent pantomimes et musique avec une simplicité captivante. Le jeu n'est jamais tout à fait une illustration simple du texte, mais

un réservoir de symboles qui s'engendrent les uns après les autres. La scène devient ici matière poétique au sens strict : les potentialités des corps à l'ouvrage et des objets manipulés génèrent en continu des situations inédites, de nouvelles formes créatives. La couture entre les médias artistiques change avec fluidité. La liquidité de la figure de « Diane au bain » se cristallise ainsi dans ce flot permanent et délicat à laquelle la dramaturgie faussement naïve de Gaëlle Bourges donne naissance.

REGARDS

SUNBENG SITTING

CHORÉGRAPHIE SIMON MAYER
(Vu au Théâtre de la Bastille, Paris, en avril 2019)

« **Le danseur, musicien et chorégraphe autrichien Simon Mayer s'inspire avec SunBengSitting des traditions dont il est issu et fait dialoguer la puissance des formes folkloriques et la liberté de la danse contemporaine.** »

LES TRAVAUX ET LES JOURS

— par Marie Sorbier —

Le soleil n'est pas encore levé et, dans le noir préambulaire à l'aurore, guidés par le chant des premiers oiseaux, nous le pressentons : c'est jusqu'au retour de la nuit que nous allons accompagner les circonvolutions de ce danseur agreste à la fois ancré dans sa terre et pétri d'une grâce éthérée. Toutes les propositions scéniques de Simon Mayer sont composées avec les mêmes ingrédients : le corps nu percuté, la peau sollicitée, la trajectoire ovoïde privilégiée et la musique traditionnelle susurrée. On se souvient notamment avec bonheur de « Sons of Sissi » quadrille masculin,

ode au yodel jusqu'à l'épuisement des chairs. Son travail consiste en effet à articuler les traces de son enfance bercée par les coutumes autrichiennes et son imprégnation de danse contemporaine. En s'appliquant à confondre sur le plateau l'outil et l'instrument (violon et scie, cuisse et percussion), l'ouvrage et l'œuvre (le tronc d'arbre et la création d'un spectacle), il sublime simplement le faire, devient l'ouvrier gracieux et besogneux des heures qui passent, répondant ainsi à la double injonction d'une transmission transgénérationnelle et d'un raccord avec la postmodernité. « Sois

nu quand tu sèmes, nu quand tu laboures, nu quand tu moissonnes », le chorégraphe suit à la lettre les préconisations d'Hésiode et creuse seul son sillon sur un plateau sans autre décor que cette lumière caressante qui sculpte le corps et rassure l'esprit. Il lui reste de ses collaborations avec De Keersmaeker un goût pour les formes sobres répétitives, des lignes tenues et une construction esthétique léchée à quoi s'agrège la place singulière de la musique qu'il fabrique au fur et à mesure de la performance. Maîtrisant les codes du « self exoticism » — l'acte par lequel un artiste « natif » choisit

de réinvestir dans sa pratique tous les clichés par lesquels le regard du dominant réifie son identité —, Simon Mayer conceptualise, dans une litanie de gestes choisis, une journée d'un paysan dans les alpages. Les silences, le chant, le corps qui travaille et enfin le repos vespéral, assis sur ce banc de bois façonné par ses mains créent en une heure une symphonie pastorale du XXI^e siècle.

VIS MOTRIX

CHORÉGRAPHIE RAFAELE GIOVANOLA
ADC (GENÈVE), DU 13 AU 15/02
(Vu au Crochetan, Monthey, en janvier 2020)

« **Sur le plateau, quatre corps allongés et statiques. Apparaît alors une sorte d'énergie invisible, une force motrice (en latin "vis motrix") qui traverse et secoue les interprètes, et qui finit par transformer le mouvement en pure énergie, poussant les corps à leur extrême.** »

XÉNOMORPHE

— par Victor Inisan —

Si l'alien fait peur, ce n'est pas parce qu'il est étranger : il n'est pas la peur de l'autre, mais de soi, pour reprendre Susan Sontag. Plus précisément, la peur de ce que nous pourrions devenir : plus efficaces, mieux bâtis, moins émotifs — bref, parfaits... L'alien, c'est l'angoisse de la technocratie : la série de films éponymes l'aura mis en évidence, le xénomorphe fascine parce qu'il est supérieur. « Vis Motrix », de Rafaele Giovanola, en est un nouvel exemple hypnotique. Sur le tapis de danse blanc, quatre figures au sol, qui se meuvent d'une manière résolument hybride sur la musique électronique de Franco Mento : arachnéenne, machinique également... Avec, bien sûr, de l'humain là-dedans — d'où le trouble. Car le regard des danseuses, que Rafaele Giovanola essaie d'épuiser au maximum, ne parle pas tant du vide que de la vie qui l'a agité avant. Leurs pupilles, et avec elles leurs mouvements, sont animés par un souvenir-humain (plus que par un devenir), à travers le souvenir d'une danse, le break, une inspiration que la chorégraphe s'applique justement à masquer. « Vis Motrix » est futuriste parce qu'il meut des formes qui ont évolué : elles veulent d'ailleurs se lever — c'est le

fil auquel le spectateur s'accroche durant toute la pièce —, mais elles échouent symboliquement. Ou décident de ne pas le faire ? L'humain s'est mélangé à d'autres manières de bouger, jusqu'à devenir une ombre insaisissable sous les lumières de Gregor Glogowski... Les figures la pistent peut-être à leur insu : voilà le moteur, la *vis motrix*. Le spectacle est d'autant plus excitant qu'il est régi par une atmosphère cybernétique : chaque danseuse, dont les modules de gestes et les déplacements sont écrits, dispose d'une certaine liberté de mouvement au cœur d'un dispositif qui se renouvelle constamment. Le trouble électronique de Franco Mento : arachnéenne, machinique également... Avec, bien sûr, de l'humain là-dedans — d'où le trouble. Car le regard des danseuses, que Rafaele Giovanola essaie d'épuiser au maximum, ne parle pas tant du vide que de la vie qui l'a agité avant. Leurs pupilles, et avec elles leurs mouvements, sont animés par un souvenir-humain (plus que par un devenir), à travers le souvenir d'une danse, le break, une inspiration que la chorégraphe s'applique justement à masquer. « Vis Motrix » est futuriste parce qu'il meut des formes qui ont évolué : elles veulent d'ailleurs se lever — c'est le

FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES. IL NOUS

FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES ŒUVRES

UN « GRAND CENTRAL » HORS-NORMES

« Depuis 2015, Antigél investit des friches industrielles pour y placer son Grand Central, un concept sans précédent à Genève, devenu une marque à part entière qui en deux éditions a attiré quelque 27 000 spectateurs. »

— par Victor Inisan —

La désaffectation de la Caserne des Vernets profite aux amateurs festivaliers : la voilà métamorphosée en haut-lieu nocturne et musical de Genève à l'occasion des dix ans d'Antigel. Renommée pour l'occasion « Grand Central », patronyme que le festival accoutre à son QG mouvant selon les années, elle accueille — outre le premier « made in Antigél » et des soirées blind tests —, un restaurant, le Panorama bar, et surtout, chaque fin de semaine, toute une série de concerts et DJ sets, dans deux salles à l'atmosphère plutôt hétéroclite. Si la principale, assez aérée, toute en longueur, permettra presque de s'y alanguir, la seconde, dite le « super-bunker » — à jauge réduite et dédiée aux artistes émergents —, siphonne quant à elle le public au cœur d'une ambiance souterraine excitante. Tout les séparerait, sauf peut-être le goût pour les lumières monochromes, dont le festival suisse semble se faire une spécialité ; elles facilitent la perte de repères dans la nuit... Entre rouges et bleus stroboscopiques (le

Signal d'Antigel, lui, sera plutôt violet), il ne faudra tout de même pas manquer les espaces périphériques, qui font souvent l'étoffe d'un lieu, surtout quand il est hors-normes. Car entre les salles, l'autre vie, militaire et industrielle (portail d'entrée, baraque de garde, devanture écrasante...) résonne d'un écho fantôme aussi ténu que les rampes à LED clignotantes placardées au long couloir principal, elles, étonnent par leur décalage pop. Par un passage dérobé, on y découvre notamment l'improbable bar à huitres, le « Blue Oyster Lazer Bar », conçu par le duo Peter Stoffel et Antoine Bertier, une antre aux couleurs plus enguirlandées. Lieu en transition, puisque la Caserne sera bientôt détruite pour faire place à un complexe immobilier, le « Grand Central » 2020, qui fait suite à la Tour CFF, promet donc d'être un lieu privilégié de la vie genevoise pendant trois semaines : on y entendra, entre autres, Sochi Terada, Legowelt, Ansome et Helena Hauff. Gageons, sans trop de doute, qu'il sera à la mesure des dix ans d'un festival toujours éclectique.

RETOUR SUR...

TRIGGER

CONCEPTION ANNAMARIA AJMONE
ADC, GENÈVE DU 13 AU 15/02

(Vu au festival Chantiers d'Europe, Paris, en mai 2018)

« Créé dans le cadre d'un projet autour des pratiques d'habitat temporaire, "Trigger" questionne la manière qu'on a d'investir un endroit : comment transformer un espace en un lieu, une abstraction en un territoire, vecteur de mouvements et de sensations. »

DÉPAYSEMENT

— par Marie Sorbier —

Elle dit construire par son corps des archipels. En gardant son audience tout près d'elle, une utopie d'espace nouveau prend un aspect sensible et se laisse modeler le temps de la performance ; le public devient à la fois frontière poreuse et naufragé volontaire de son monde. La danseuse chorégraphe italienne propose dans ce court solo un grand voyage dans le sens où le dépaysement est total. Et même si cette forme a vocation à être jouée dans les espaces les plus divers, c'est dans le poumon vivant d'un éden tropical que l'imaginaire s'envole. Soulignons l'incroyable bande-son qui accompagne vigoureusement dans ces contrées lointaines et qui permet à l'interprète toutes les méta-

morphoses. Magnifique danseuse, elle sera hiératique face au vent, chamane précise et musclée dans les percussions et les rôles, liane dans les chants des oiseaux et des hommes. Toujours elle se faufile, ancrée dans la terre et appelée par le ciel. On pourrait se croire téléporté dans un film d'Apichatpong Weerasethakul, même si la brume chaude et humide n'existe que dans nos souvenirs, mais après l'orage et le grognement du tigre c'est finalement dans une transe apaisée et joyeuse qu'elle nous délire de l'envoûtement. Expérience synesthésique à vivre sans hésiter.

L'HUMEUR

« Love is a little like crowd surfing in an empty club. »

Devendra Banhart

LIVE

CONCEPTION IVO DIMCHEV
(Vu à Bordeaux au festival Trente Trente en janvier 2017)

« Depuis vingt ans, Ivo Dimchev, danseur, comédien, plasticien et activiste gay, figure parmi les bêtes de scène de la radicalité. Ces dernières années, le chant a pris le dessus sur le reste. »

Le performer bulgare propose un best-of de ses chansons de spectacle qui donne un petit aperçu de son univers fantasque, fruit de l'accouplement entre une diva androgyne de la planète Aldébaran et un crooner de cabaret berlinois des années 1930. C'est égocentrique, maniéré et inégal, mais ça transporte. Alors on ferme les yeux et on décolle : « *One of these mornings / You're going to rise up singing / Then you'll spread your wings / And you'll take to the sky* ». C'est l'hiver, mais c'est l'été. **Mathias Daval**

À VOIR

CINÉ-CONCERT : « LES CONTES DE COCKATOO »

« C'est au cœur de la cité-satellite de Meyrin que Varnish la Piscine livrera sa dernière création. Projection de film sur les façades d'immeuble et musique live ; comme un voyage entre absurde et réalité. Puisque le choix entre le son et l'image était un creve-cœur, Varnish la Piscine a décidé de ne pas choisir : il fera les deux. Celui qu'on retrouve dans ses productions pour Colors Records (Slimka, Di-Meh, Makala), mais aussi dans les clips d'un artiste qui revendique des influences aussi diverses que Fellini, Wes Anderson, Hitchcock et même les vieux Star Trek. Il était dès lors logique de donner carte blanche à l'enfant prodige de Meyrin-Cité. Jephthé Mbisi, son vrai nom, revient chez lui. »

Meyrin, le 14 février

REPORTAGE

« MADE IN ANTIGEL », LA POÉSIE DU DÉCENTREMENT

« Faisant parties intégrantes de l'ADN du festival, les "Made in Antigél" sont des créations uniques, le plus souvent insolites, saupoudrées de poésie. »

— par Victor Inisan —

Par bien des aspects, Antigél s'attache à varier les formes artistiques et culturelles (ainsi de l'« Antigél Run », des travaux d'Antidote, de SHAP SHAP ou des concerts à Grand Central) afin d'ébaucher, parmi les 50 000 curieux, un public aux goûts et aux origines variées. Les « Made in Antigél » en sont peut-être la manifestation la plus éloquente — mêlant un désir de décentralisation et d'interdisciplinarité dans des dispositifs à chaque fois insouçonnés.

Antigel est certes un festival de Genève, mais peut-être, encore plus symboliquement, autour de Genève. Car il s'agit à la fois de resserrer les liens entre la ville et son agglomération opulente, de rapprocher l'art d'un public parfois moins assidu, et de dénicher des espaces insolites : bains thermaux, piscines communales, églises, carrières, usines... Autant de lieux non-dédiés qui ont déjà accueilli des œuvres artistiques « in situ », sous la houlette d'artistes de divers horizons et médiums. En 2020, pas moins de sept projets inédits rejoignent les

60 autres propositions au fur et à mesure étendues, durant neuf ans, au sein des communes genevoises et transfrontalières. Délicat, heureusement, d'en ébaucher l'harmonie, même sur une seule année : sons et lumière, concerts et explorations, chorégraphies en plein air s'entremêleront à Genève et ailleurs pendant les trois semaines. D'ores et déjà, deux d'entre eux sont à mentionner : « Avis de tempête à l'heure bleue », un concert de post-hardcore émergeant au large des Eaux-Vives, ainsi que « Zombie Attack », un jeu de rôle au Centre commercial de Balexert, pour l'occasion ouvert (à l'exception des boutiques, on se doute pourquoi), qui met bien en lumière l'aspect ludique du format « Made in ».

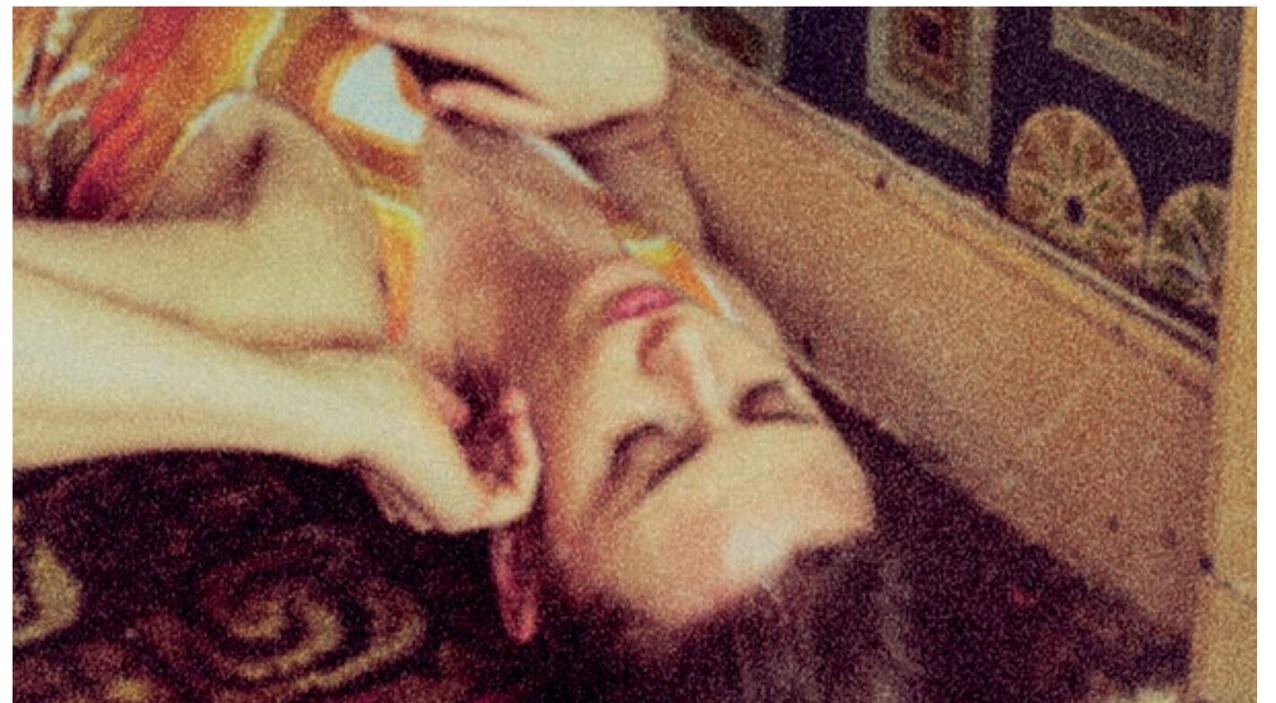
“

Sonorités hypnotiques

Un autre enfin se tenait dans la commune de Bernex, à quelques kilomètres de Genève : le « Signal », qui se divise en deux parties différemment oniriques. D'un rendez-vous à la mairie autour d'un grand ballon de lumière,

les participants, en nombre, sont conduits dans une bulle toute violette : habituellement dédiée au tennis, elle accueille ici la contrebasse électrique de Mich Gerber et la batterie d'Andi Pupato, dont les sonorités hypnotiques enfument avec grâce l'esprit d'un public de plus en plus éthéré... Comme une introduction lyrique au chemin qui suit : l'ascension, à vrai dire rapide, du coteau de Bernex — flambeaux à la main, se consumant à mesure qu'ils éclairent les champs alentours — exhume, au bout du chemin, un grand feu de joie trouant les lueurs de la nuit, dont les barils avoisinants jouent aux gardes allumés. Les torches se disséminent, avant de disparaître totalement sous les tentures d'un repas frugal qui ne ravit rien à la douceur de l'obscurité campagnarde. L'idée est simple : un concert-repas ; le lieu lui en donne la substance. Bien que ce « Made in Antigél » n'ait pas la vocation spectaculaire qu'on peut leur connaître, la soirée avance poétiquement sous les crépitements des flammes revigorantes, qu'on aurait voulu, évidemment, émancipées de toute barrière.

LA PHOTO



«Lady Magma», conception Oona Doherty, Centre Pompidou (Paris) les 01 et 02/04 © Luca Truffarelli



UNIVERSITÉ POPULAIRE
1^{ER} SEMESTRE 2020
ÉVÉNEMENTS OFFERTS & OUVERTS À TOU.TE.S

Projection filmique

LA FERME DES ANIMAUX

John Halas & Joy Batchelor / Grande-Bretagne
26 février 2020 • 20h / Zinéma / Lausanne

Rencontre publique

**DES VOIX INAUDIBLES ET OUBLIÉES
EN DÉMOCRATIE**

Noemi Michel, politiste / Suisse
Avec Antoine Chollet & Vincent Bonillo
27 février 2020 • 20h / Théâtre de Vidy / Lausanne

Rencontre publique

RÉCIT & CONSTRUCTION DES IDENTITÉS

Françoise Revaz, linguiste / Suisse
Avec Élisabeth Chardon & Pierre Banderet
24 mars 2020 • 20h / Théâtre Saint-Gervais / Genève

Projection filmique

LEAVE NO TRACE

Debra Granik / États-Unis
25 mars 2020 • 20h / Cinéma minimum / Neuchâtel

Veillée de La Marmite

**PROCESSUS CRÉATIF ET
DÉMOCRATISATION CULTURELLE**

Sarah Girard, Les Journées photographiques
de Bienne / Suisse
6 avril 2020 • 19h / Haute école de travail social
Genève

Rencontre publique

CULTURE ET FINITUDE

Françoise Dastur, philosophe / France
Avec Agustín Casaliá & Pierre Isaïe Duc
18 mai 2020 • 20h / Théâtre Les Halles / Sierre

Projection filmique

AFTER LIFE

Hirokazu Kore-Eda / Japon
10 juin 2020 • 20h / Médiathèque Valais / Martigny

UNIVERSITÉ POPULAIRE
NOMADE DE LA CULTURE

MOUVEMENT ARTISTIQUE
CULTUREL ET CITOYEN

lamarmite.org